

Elle vit Simone en larmes.

—Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda-t-elle d'un ton affectueux.

A cette question, les sanglots de Simone éclatèrent. Elle ne put répondre, et tendit à Mme Dubief la lettre qu'elle venait de recevoir.

Simone, nos lecteurs l'ont déjà comprise, était une nature d'élite, une nature toute de tendresse, de reconnaissance, de dévouement.

Elle n'oubliait pas, elle ne pourrait oublier jamais, qu'elle devait son retour à la santé, son existence actuelle, si calme, si heureuse, et la certitude d'un avenir tranquille, à la protection de Mlle Bressolles.

Sans une hésitation, sans un regret, elle aurait donné sa vie pour prolonger celle de Marie, et son sacrifice, nous l'affirmons, lui aurait paru la chose du monde la plus naturelle.

Mme Dubief lut la lettre, essuya ses yeux et dit : —Ainsi qu'il arrive toujours, la chère enfant s'attristait... Sa maladie lui fait voir les choses en noir... Je suis certaine qu'elle s'exagère beaucoup la gravité de son état, et je crois à sa guérison prochaine...

—Ah ! madame, que Dieu vous entende ! s'écria Simone, dont les sanglots soulevaient la poitrine.

VI

—Votre chagrin prouve la bonté de votre cœur... reprit Mme Dubief. Vous aimez beaucoup Mlle Bressolles.

—Ah ! de toute mon âme ! répondit Simone. Je lui dois tout, puisque sa protection m'a fait admettre ici... Je donnerais ma vie pour elle...

—Je ne mets point en doute votre dévouement... Je sais que ce ne sont pas là de vaines paroles... Vous comptez sans doute aller demain rue de Verneuil ?...

—Oui, madame, et je voulais vous demander la permission de partir de bonne heure...

—Je vous laisse absolument libre et je vous prie seulement de passer chez moi avant de quitter la maison... Je vous remettrai un mot pour Marie Bressolles.

—Oui, madame, et je vous remercie de votre bonté. La maîtresse de pension et la jeune lingère montèrent ensemble aux dortoirs, l'une pour reprendre son travail, l'autre pour s'assurer que tout était bien en ordre.

Simone, un peu rassurée par les paroles consolantes de Mme Dubief, avait essuyé ses larmes.

La perspective de pouvoir disposer d'une journée tout entière la rendait presque gaie...

Elle se proposait, après sa visite à Marie Bressolles, d'aller à l'atelier de la rue Vavin, chez Gabriel Servet, qu'elle n'avait pas vu depuis quelque temps et d'avoir par lui des nouvelles d'Albert de Gibray qu'elle savait souffrant.

Les heures seraient bien remplies et, quoiqu'elle eût encore le cœur un peu gros, elle souriait à la pensée de revoir ses chers protecteurs.

VII

Depuis quelque temps, le comte Yvan s'était peu montré dans le monde.

En dehors de quelques fêtes d'amis auxquelles il assistait par courtoisie, il vivait retiré, ne voyant guère que le vicomte Guy d'Arfeuilles et Albert de Gibray, pour lequel il s'était pris de vive sympathie, à la suite d'une visite faite à son père.

Presque chaque jour il allait passer deux ou trois heures au chevet du malade.

Paul de Gibray avait vu naître cette amitié avec un vif plaisir. Il estimait le jeune Russe dont le caractère lui semblait plein de grandeur et de noblesse, il se sentait attiré vers lui.

En outre, obligé de passer les trois quarts de sa vie au Palais, dans son cabinet de juge d'instruction, il était heureux de savoir que le comte Yvan tenait à son fils bonne et fidèle compagnie.

Le jeune officier d'artillerie dont nous avons fait connaissance sur le lac du bois de Vincennes, et le vicomte Guy d'Arfeuilles, venaient souvent voir le malade et lui procuraient quelque distraction.

Le comte Yvan, après avoir déjeuné avec Paul de Gibray, comptait passer une bonne partie de la journée près d'Albert.

Les deux hommes se trouvaient encore dans la salle à manger.

—Ainsi, disait le Russe, le meurtrier du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil vous échappe toujours ?...

—Hélas ! oui, mon cher comte ! Je suis honteux et désolé d'en convenir, mais nous sommes impuissants...

—La police française a cependant à l'étranger la réputation d'être incomparable...

—Cette réputation elle la mérite... J'ai vu nos agents accomplir de véritables tours de force en matière d'investigations, mais en ce moment ils semblent avoir un bandeau sur les yeux.

—Les scélérats que vous cherchez en vain sont donc des colosses d'habileté ?...

—Peut-être, mais peut-être aussi n'ont-ils pour eux que le hasard... A chaque instant nous croyons avoir découvert quelque chose, nous nous figurons tenir une piste... *Bâtons flottants* que tout cela... ce quelque chose s'évapore, et le fil que nous avons saisi se brise entre nos mains !... Ah ! je vous assure qu'il y a des heures où je me sens découragé !

—Et Lartigues ?...

—Il reste introuvable !... Je crois que nous allons cesser de nous occuper ostensiblement de cette mystérieuse affaire, et laisser Mme Rosier s'occuper seule des recherches auxquelles rien au monde ne pourrait la faire renoncer...

Le comte Yvan fit un haut-le-corps.

—Cesser de vous occuper de cette affaire ! s'écria-t-il. Est-ce possible ?

—J'ai dit *ostensiblement*... répliqua Paul de Gibray. En ayant l'air d'abandonner l'instruction, nous donnerons aux criminels une sécurité trompeuse... Ne se croyant plus poursuivis, ils se cacheront moins... Ils commettront quelque imprudence qui mettra Mme Rosier, et les agents qu'elle dirige sur cette piste, insaisissable jusqu'à ce jour... Peut-être même pousserons-nous la ruse de guerre jusqu'à faire annoncer dans les journaux que, dans sa lutte contre des scélérats inconnus, la police se reconnaît honteusement battue.

—Cela me semble ingénieux, en effet.

—Ce n'est pas neuf, mais c'est presque infaillible. Les plus habiles sont tombés dans le piège.

—Dieu veuille que cette fois il en soit de même !...

—Amen ! répondit le magistrat en quittant son siège. Je vais vous quitter... ajouta-t-il, mon devoir m'appelle au Palais... Allez-vous voir Albert ?

—Oui, et je passerai avec lui une partie de l'après-midi... Je le lui ai promis...

—Vous êtes bon et je vous remercie de toute mon âme...

—Vous n'avez à me remercier de rien... J'aime votre fils comme s'il était mon frère...

—Allons auprès de lui...

Et le juge d'instruction conduisit le Russe dans la chambre du jeune homme.

Le pauvre Albert était bien changé.

Marie Bressolles en le voyant, n'aurait pu retenir ses larmes.

Les traits tirés, les joues creuses, le teint livide, les yeux caves, les paupières cerclées de bistre, rendaient méconnaissable son charmant visage.

Ses prunelles, autrefois si brillantes maintenant ternies, prouvaient l'intensité de ses souffrances.

—Vous partez père ?... demanda-t-il d'une voix faible, non moins changée que sa figure.

—Oui, cher enfant, mais je compte revenir de bonne heure... Tu ne seras pas seul, d'ailleurs... Je laisse auprès de toi notre ami le comte Yvan.

—Je le sais... Il a bien voulu me promettre de rester...

Et Albert, tirant du lit son bras amaigri, tendit une

main quasi diaphane au jeune Russe qui la serra avec effusion.

Paul de Gibray embrassa son fils et sortit vivement.

Il avait hâte de se trouver hors de la chambre afin de cacher les larmes prêtes à jaillir de ses yeux.

La vue de cet enfant bien-aimé, jadis si plein de santé, de force et de grâce, et maintenant plus semblable à un cadavre qu'à un vivant, lui brisait le cœur.

Albert, dès qu'il se trouva seul avec le dernier des Kourawieff, lui dit :

—Mon cher comte, je n'ai pas voulu prononcer devant mon père un nom qui lui est antipathique... mais avec vous je n'ai pas les mêmes raisons de garder le silence.

—Parlez, mon ami, que voulez-vous savoir ?

—Si M. Bressolles est venu prendre de mes nouvelles aujourd'hui.

—A cette question, je ne puis répondre d'une façon positive, votre père ne m'ayant rien dit à ce sujet, mais je suis arrivé depuis longtemps déjà et je crois que, si l'on était venu de la rue de Verneuil, je l'aurais su...

Albert poussa un profond soupir.

—Personne encore aujourd'hui... balbutia-t-il avec une expression déchirante, et voilà huit jours que personne n'est venu... On m'oublie... on m'oublie... Peut-être me croit-on déjà mort !...

—On ne vous oublie pas, j'en suis sûr, répondit le Russe.

—Alors, pourquoi ne point venir ou ne point envoyer ?

—M. Bressolles s'absorbe sans doute dans ses préoccupations personnelles. Sa fille est malade, vous le savez, ce qui le rend bien excusable d'avoir passé quelques jours sans songer à venir chercher de vos nouvelles.

—Marie, murmura douloureusement Albert, malade aussi... comme moi... C'est d'elle que je voulais vous parler... Savez-vous si elle va mieux ?

—On la dit hors de danger, mais elle est encore bien faible, paraît-il... répliqua le comte Yvan.

—Elle aurait pu m'écrire quelques lignes.

—Le croyez-vous ?

—Pourquoi non ?

—Une jeune fille écrire à un jeune homme... C'est bien incorrect...

—Cela cesse de l'être quand le jeune homme à qui l'on écrit va mourir sans doute... Je suis plus près de la tombe que bien des octogénaires... Donc je suis un vieillard et je dois avoir les privilèges de la vieillesse...

—Albert, dit le comte Yvan d'un ton presque sévère, ne parlez pas ainsi !... C'est mal et ce n'est point sincère... Vous allez mieux... Votre état s'améliore de plus en plus et vous le savez... Pourquoi donc m'affligez-vous en prononçant des paroles que rien ne motive et que rien ne justifie ?

Albert tendit de nouveau la main au jeune Russe.

—Pardonnez-moi... dit-il. J'aime tant Marie !... Quand je pense à elle (et j'y pense sans cesse), quand je crains de la perdre (et je le crains toujours), ma raison s'égaré... Il me semble que je ne la reverrai plus... jamais plus...

Et deux grosses larmes roulèrent sur les joues livides du fils du juge d'instruction.

Le comte Yvan sentit ses paupières humides.

VII

Le comte Yvan reprit :

—Vous aimez cette jeune fille et elle vous aime... La fatalité vous sépare en ce moment, mais la fatalité se lassera...

—Mon père vous a-t-il dit que je pouvais espérer ? demanda vivement Albert.

—Votre père éprouve pour vous une trop vive tendresse, pour ne pas vouloir un jour assurer votre bonheur.

—Sa haine pour Mme Bressolles est égale à sa tendresse pour moi...